Claude-Gilbert Dubois, « Pré-voyance et liberté divines dans la conception de l'Histoire (1560-1610) », p. 1-14. http://umr6576.cesr.univ-tours.fr/Publications/HasardetProvidence

Hasard et Providence xive-xviie siècles

Actes du cinquantenaire de la fondation du CESR et XLIX^e Colloque International d'Études Humanistes Tours, 3-9 juillet 2006

publié par le Centre d'Études Supérieures de la Renaissance

Responsable de publication

Marie-Luce Demonet Université François-Rabelais de Tours, CNRS/UMR 6576

Mentions légales

Copyright 2007 – © CESR. Tous droits réservés. Les utilisateurs peuvent télécharger et imprimer cet article, pour un usage strictement privé. Reproduction soumise à autorisation.

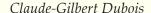
Date de publication

19 octobre 2007

Date de mise à jour

Ouvrage en ligne publié avec le concours de l'Université François-Rabelais, du CNRS, du Ministère de la Recherche et de l'Enseignement supérieur, du Ministère de la Culture et de la Communication, du conseil régional du Centre, du conseil général de l'Indre-et-Loire, de l'Institut Universitaire de France





Université Michel de Montaigne - Bordeaux III

Pré-voyance et liberté divines dans la conception de l'Histoire

(1560-1610)

Au titre proposé, je souhaiterais joindre un sous-titre, ou une phrase introductive, de forme hybride, puisque la première partie est à peu près d'Einstein, et la seconde, approximativement, de Montaigne: « Dieu certes ne joue pas aux dés avec la physique, mais il joue à la balle avec l'histoire »¹. Je pourrais d'autre part résumer mon propos par cette boutade: « Dieu aurait-il lu Machiavel? ».

Je voudrais également fournir une explication. Si j'ai séparé, dans l'intitulé, la tête (le préfixe) et le corps (le radical) du mot « prévoyance », c'est pour lui faire rendre gorge en lui serrant le col, comme fait Pantagruel avec l'Escolier de Limoges, pour lui faire recracher les mots de sa langue originelle. La prévoyance est aujourd'hui une vertu domestique pas tout à fait domestiquée. Elle est associée au « développement durable », au « principe de précaution », au souci de « pourvoir » autant que de prévoir, d'inciter à faire des provisions plus que des prévisions. Si on détache le préfixe, la pré-voyance rappelle ses rapports originels à la voyance, à l'art d'opérer des prévisions et de les verbaliser en prédictions.

Au début, il y avait l'aïeule de la famille, *Providentia*, qui contenait tout à la fois la prévoyance et la providence, les prévisions et l'approvisionnement. Il y eut ensuite une séparation des deux branches de la lignée, entre les « pré- » et les « pro- », les advenants et les subvenants, les préventions et les subventions, le prévoir et le pourvoir, avant qu'ils ne se mêlent à nouveau en un joyeux mélange

^{1. «} Dieu ne joue pas aux dés », cette formule en forme de boutade est une réponse d'Einstein, en ses premiers temps de découverte, aux propositions nouvelles de la physique quantique. Montaigne dit, en citant un vers de Plaute qui va dans le même sens : « Les dieux s'esbattent de nous à la pelote, et nous agitent à toutes mains » (Essais, III, 9, p. 960). Il dit aussi, en reprenant l'image : « Les historiens sont ma droitte bale » (II, 10, p. 416). Les pages indiquées sont celles de l'édition de P. Villey revue par V.-L. Saulnier (Paris, Presses Universitaires de France, 1924).

du « pré » et du « pro », allant essaimer sur d'autres radicaux verbaux et engendrer précéder et procéder, précessions et procédures, prédire et produire, prédiction et production, de sorte que, pour dire plus clairement quelque chose de neuf, il a fallu abandonner à la fois la providence (trop typée théologiquement) et la prévision (trop marquée par l'astrologie et autres sciences divinatrices), trop prédictrice pour être productrice, trop vaguement prévisionnelle pour être concrètement provisionnelle.

On a donc abandonné la vieille famille de *pro-videre*, et ses écussons de noblesse fanée, pour recourir à un autre verbe, *spectare*, et inventer, nouvelle descendante de l'antique providence, trop cléricalisée, et de la peu fiable prévision, la « prospective ». Saint-Simon (celui du XIX^e siècle) l'avait annoncée, et Gaston Berger (j'ai plaisir à citer le nom du fondateur du CESR pour ce cinquantenaire) la mit au monde en 1957, avec la création du « Centre d'Études Prospectives », en l'enveloppant ensuite dans les langes de la phénoménologie du temps (*Phénoménologie du temps et prospective*, 1964), et en lui donnant une histoire et une préhistoire (*Étapes de la prospective*, 1967). Michel Godet renchérit et précise le territoire avec *Crise de la prévision*, essor de la prospective, 1977. Toutes ces spéculations aboutissent à la notion de « futurible », inventée par Bertrand de Jouvenel².

La prospective s'invente son propre royaume sémantique et administratif. Elle engendre le développement durable, qui engendre les travaux prospectifs de l'Aménagement du Territoire (DATAR), et du Commissariat Général du Plan. La prospective a vaincu. La providence a vécu. Elle est réservée à des organismes qui, nous dit-on, ne sont que survivances, comme « l'État-providence » ou à des messies d'antan, des « hommes providentiels », qu'on ne trouve plus aujourd'hui sur le marché. Finie aussi la prévision, avec son corollaire magique, la prédiction. Une formule politique, qui a eu son temps de notoriété, associe, dans une réminiscence biblique du dieu de la Genèse où s'identifient le Verbe et l'Acte, la parole et l'action dans une mise en prospective immédiate : « Je dis ce que je fais, je fais ce que je dis ». Il n'y a plus ni « pré » ni « pro » : ce n'est pas :« Je prédis ce que je préfère, je ne produis rien de ce qui a été proféré ». Ce présent éternel supplée aux « pro-messes » électorales périmées, tremplins d'une charge avant-coureuse d'un pro-jet où Paris ne vaut qu'une « -messe ». Comme il n'y a plus de messies-providence, il n'y a plus d'égéries-prévisions. Les Madame Soleil et autres Elisabeth horoscopiques sont d'un autre temps et pour d'autres requérants de futur.

^{2.} Bertrand de Jouvenel, fondateur de la collection *Futuribles*, y a publié en particulier *L'Art de la conjecture*, Monaco, éd. du Rocher, 1964, et *Arcadie*. *Essai sur le mieux vivre*, Paris, SEDEIS, 1968, chap. XV : « Sur la stratégie prospective de l'économie sociale ».

Et pourtant, s'il n'y a, pour toute perspective d'avenir, que la prospection à venir des prospecteurs économiques et sociaux, la perspective reste très aléatoire et la prospective garde son caractère hasardeux. Les horizons d'attente se font attendre, les perspectives à long terme font « pschitt », le développement durable a du mal à se développer et à durer. Nous n'avons plus que l'instant présent comme repère d'existence précaire. Nous sommes tous plus ou moins des émigrés en espace-temps de transit, venus au rendez-vous d'un Godot qui ne vient pas, et que d'ailleurs on n'attend plus. Tout au plus peut-on dire, comme un Rastignac en quête d'improbable avenir : « À nous deux maintenant », en ciblant tout sur « maintenant ».

Ce préambule épenthétique et aristophanesque sur la modernité n'est pas hors de propos. Il me semble que, dans la fracture des années 1560, en France, il se passe quelque chose de semblable à la table des aïeux.

Il n'est certainement pas question, à cette époque, de mettre en cause la providence divine, à la fois prévision et prévoyance, qui veille à la réalisation du dessein donné par Dieu à l'histoire de l'univers. Comme il a daigné faire quelques révélations aux hommes par l'intermédiaire des livres saints, qui sont paroles de vérité, on peut donc assurer que l'univers, dont la terre est le centre, est unique en son genre, puisque le Dieu unique, ayant un Fils unique, ne peut avoir créé qu'un univers unique. Cet univers est fini en espace et en durée, puisqu'il nous l'a révélé et nous a fait part de cette part de vérité. Nous savons qu'il a été créé selon le plan défini dans Genèse, 1 et 2, et nous savons qu'il aura une fin selon le mode de fin de vie défini dans l'Evangile de Matthieu et dans l'Apocalypse de Jean. Nous connaissons les grandes phases évolutives de son histoire à travers les révélations de l'Esprit en ses prophètes, Isaïe, Ezechiel, surtout Daniel, et quelques autres. Ces prévisions, confortées par des prédictions, constituent une programmation préétablie, ou — en renouvelant l'alliance des « pré- » et des « pro- » — une préprogrammation dont le programme, bien préparé comme prévu et prédit, s'est jusqu'ici produit. Il n'est donc pas question de remettre en cause la providence divine, à la fois prévoyante et pourvoyeuse, et de douter un instant que Dieu regarde ce qui se fait, en veillant à la réalisation de son programme par la maintenance de sa production.

Ceci étant établi, on ne saurait confondre maintenance et maintien. La liberté divine ne saurait être contrainte, dans les détails, par l'obligation qu'elle s'est donnée de faire connaître sa fin dernière : les voies de réalisation demeurent impénétrables. Dieu est-il tenu de maintenir son programme ? Non, il n'y est pas tenu ; le programme sera néanmoins maintenu dans ses objectifs révélés. Mais il y a tout le reste : à la fois ce qui n'est pas révélé et ce qui n'était pas prévu en raison

de la liberté humaine, acquise frauduleusement par la transgression de l'interdit opérée au temps de l'Éden. Pour contourner les inconséquences de la conduite humaine et les obstacles qu'elle lui cause, Dieu peut ruser pour les contourner, en faisant semblant d'abandonner son projet pour mieux parvenir à ses fins.

Est-ce que Dieu aurait lu Le Prince de Machiavel, dont la publication est ancienne (dans le temps des hommes, s'entend), et dont la traduction française est toute récente³? A mesure que les fractures humaines se développent et se renforcent, Dieu entre dans le jeu politique d'un prince machiavélien qui fera dire à Shakespeare que nous sommes entre les mains des dieux comme des mouches entre les mains d'enfants cruels, formule à faible variation sur le texte anglais de Florio qui traduisait Montaigne⁴. Que veut-on dire, en prétendant que Dieu peut imiter cet impie de Machiavel? Cela veut dire qu'au lieu de jouer franc jeu, en s'appuyant sur les règles du jeu, c'est-à-dire les lois qu'il a lui-même données à la Nature, il fait comme « le Prince » de Machiavel, il néglige les règles pour saisir l'occasion aux cheveux. Abandonnant les services de sa fille bien-aimée, la Nature, à qui il cède les rênes de l'histoire en période tranquille, face à l'inattendu créé par les hommes, il utilise les services de son autre fille, la Fortune, un peu bâtarde, dont on ne sait si elle est fille de Dieu ou du Diable, agent angélique ou agent satanique, ou peut-être agent double, pour piper les dés et retourner la situation en sa faveur.

Un procédé utilisé par la divine providence pour changer la donne tout en maintenant le cap est l'accélération. Rien n'est dit en effet sur les questions de datation. Ainsi fait, à la même époque, très précautionneusement, Michel de Nostredame, qui est mort en 1566. Ses prophéties évitaient, sauf lorsqu'il s'agissait de phénomènes astronomiques calculables, toute référence datée. C'est ainsi qu'avait fait l'auteur de *Matthieu* lorsqu'il faisait prédire à Jésus la fin du monde : « La date de ce jour, et l'heure, personne ne les connaît, ni les Anges des cieux, ni le Fils, personne que le Père seul »⁵. Mais les hommes, dans leur *libido sciendi* issue du fruit empoisonné de l'arbre de la connaissance, dans leur insatiable curiosité, ont voulu en savoir plus long que les Anges des cieux et Dieu le Fils, et ont prétendu pouvoir dater ces jours de colère. S'appuyant sur une indiscrétion de la deuxième *Épître* de Pierre, selon laquelle un jour est égal à mille ans aux

^{3.} Le Prince, de Nicolas Macchiavelli, traduit d'italien en françois/par Gaspard d'Auvergne/, Poitiers, 1563; Le Prince, de Nicolas Machiavel, traduit d'italien en françois /.../ par Jacques Gohorry, Paris, 1571.

^{4.} La phrase de Montaigne citée en note 1 est ainsi transcrite par Florio: « The gods play at hand ball with us; they racket us as their tennis balls ». Ce pourrait être l'origine de la phrase de Shakespeare (*King Lear*, IV, 1, dans Shakespeare, *Tragédies*, Paris, Gallimard, 2002, coll. « La Pléiade », t. II, p. 194 et 1403, note 5).

^{5.} *Matth.*, 24, 36.

yeux de Dieu⁶, laquelle ne fait que citer une parole du Psalmiste, ils ont pensé, ces champions des chiffres et des lettres, qu'à la genèse en six jours, correspondait pour l'univers un temps de vie de six mille ans. Une prophétie, attribuée au prophète Élie, courait dès le xv^e siècle et disait :

Six mille ans le monde, et puis la destruction Deux mille ans, Néant ou vide Deux mille ans, la Loi Deux mille ans, le Messie Et si quelque chose défaut de ces ans, le défaut viendra de nos péchés.⁷

Or il est évident, dira d'Aubigné, que

Nos péchés sont au comble, et jusqu'au ciel montés Par dessus le boisseau versent de tous côtés.⁸

À l'amplification de la dérive pécheresse, répond une accélération de la lutte finale, par laquelle Dieu mettra un terme, plus tôt que prévu, aux excès des Sodomes et Babylones modernes. Ainsi s'épanouit un millénarisme apocalyptique, toujours un peu latent au cours des siècles de Chrétienté, et en gestation visible dans les décennies précédentes, qui fera du chiffre de la Bête de l'Apocalypse (666) la date de destruction du monde, 1566, puis, rien ne venant, 1600, puis 1666, en tout cas plus tôt que prévu.

Ce choix pessimiste, cette inflammation d'espérance terrifique, reportée sur un dénouement prochain et catastrophique de l'histoire, fait mesurer la différence avec le millénarisme optimiste, de nature joachimiste, qui inspirait les Grandes Navigations. Joachim de Flore songeait à un dénouement heureux, porté sur les ailes de la Colombe, à la fois *Eros et Pneuma*, à la fois Amour et Esprit saint. Lui aussi croyait aux six mille ans du monde, qu'il divisait en trois périodes, en projetant sur l'histoire les trois personnes de la Trinité. Il prévoyait le règne de l'Esprit, avec un temps d'avance, mais passait presque sous silence, car ils étaient en partie advenus, les *Dies iræ* et la destruction de Babylone au profit de l'avènement de la Jérusalem céleste.

À partir de 1560, ce sont plutôt les « déclinologues » du temps qui occupent la première place, derrière une croix omniprésente devenue une sorte de *Thanatos salvatrix*. Ils voient l'avenir en rouge et noir, à l'instar de Pierre Viret qui, dans

^{6. «} Devant le Seigneur, un jour est comme mille ans » (II *Pierre*, 3, 8) ; « Mille ans sont à tes yeux comme un jour » (*Ps.* 90, 4).

^{7.} Cité par Melanchthon dans ses *Commentaires sur le livre de Daniel* (1555) et reproduit dans *La Conception de l'histoire en France au xv_i^e siècle,* Paris, Nizet, 1977, p. 400.

^{8.} Les Tragiques, VI, 283-284.

son *Monde à l'Empire* conjugue le verbe empirer sur tous les instruments métalliques que lui donnent les théories hésiodiques et ovidiennes, renforcées par les prédictions de *Daniel*, sur les âges d'or, d'argent, de bronze et de fer⁹.

Le rapport que la providence entretient avec l'histoire varie selon la perception du temps et la couleur de l'avenir. Printanière est la perception des jours et radieux est l'avenir promis ? Les poètes de la vie en fleur chantent le printemps. Automnale devient-elle, et les feuilles mortes se font avant-coureuses d'une mort annoncée, comme chez ce poète qui mime un *El Desdichado* ténébreux, veuf et inconsolé :

J'aime à voir de beautez la branche deschargée, A fouller le feuillage estendu par l'effort D'automne; sans espoir leur couleur orangée Me donne pour plaisir l'image de la mort.¹⁰

L'automne de la Renaissance prend souvent cette couleur, et la fleur de mai qui égayait les jardins de Loire cède la place à l'orangé du souci. Celle qu'on voyait sur la branche, au mois de Mai, est devenue rose d'automne, « plus qu'une autre exquise », mais dont on oublie souvent qu'elle désigne, chez d'Aubigné, les étoiles de sang qui couronnent les têtes et les soleils-cous-coupés des martyrs.

Nous trouvons une évolution semblable dans les rapports que la Providence entretient avec l'idée de Nature. La Nature, celle qui est née fille de Dieu, natura naturata, mais aussi celle qui, à son tour, fait naître, mère des vivants, natura naturans, est certes — nul ne le niera — créée et non engendrée. Elle était jusqu'à l'invention de l'imprimerie, « miroir » de Dieu dans les êtres, empreinte du Dieu présent en sa création. Avec la promotion du texte écrit, elle devient « livre » de Dieu qui livre aux hommes des annexes aux révélations qu'il a faites dans ses propres livres. Les preuves naturelles sont à la fois confirmation et complément de l'Ecriture. Dieu signe en elle sa présence, et ses lois ont autant d'importance que les lois inscrites dans les Livres, par le caractère commun de leur origine, qui est divine. Dieu est vérité, et la Nature offre aux sens la vérification palpable de la vérité divine. Dieu est beauté, et la Nature est l'œuvre d'art en laquelle s'insère cette beauté. L'alliance de la vérité et de la beauté fait émerger ce réalisme esthétisé, ou cet idéalisme réaliste, ou ce réalisme idéalisé, qui est le propre de tout classicisme, y compris le classicisme renaissant. Léonard de Vinci conseille au jeune peintre, s'il veut vérifier la qualité de son tableau, de comparer son œuvre

^{9. «} Quand empirent les empires : imaginaire et idéologie de la décadence au xvi^e siècle d'après Le Monde à l'empire de Pierre Viret », Eidôlon, Bordeaux, LAPRIL-Bordeaux-III, 1979, n° 9 « Décadences », p. 47-63.

^{10.} Agrippa d'Aubigné, Le Printemps, Stances, I, 105-108.

à l'image que donne un miroir du même objet. Cela veut dire que la perfection de l'art se confond avec l'imitation la plus fidèle de la réalité. L'essence du réel nous révèle l'essence de la beauté. Les lois mathématiques qui régissent la physique et la géométrie expriment le suprême effort de la raison pour transformer l'univers sensible en rapports pensables :

On appelle science un discours mental qui tire son origine des principes ultimes du raisonnement. On peut trouver dans la nature tout ce qui fait partie de cette science et rien d'autre. Aucune investigation humaine ne peut s'appeler une vraie science si elle ne passe par les démonstrations mathématiques.¹¹

Ainsi s'établit une équivalence entre naturel et rationnel, entre le réel ramené à ses principes, et le rationnel ramené à des rapports numériques. L'art est l'exaltation du réel transformé en matière intelligible. Averroès allait plus loin encore, lorsqu'il disait qu'il y avait une sorte de béatitude à contempler un beau raisonnement, qui est une manière de voir Dieu en ses œuvres. Les injonctions de la providence, connues par révélation, les lois de la nature, qui en est l'exécutrice, et les principes du raisonnement, la logique qui en permet l'investigation, cheminent de compagnie dans une harmonie préétablie. La venustà, l'impression sensible d'une beauté harmonieuse est la récompense donnée par l'œuvre d'art à son spectateur, qui peut ainsi embrasser d'un seul regard les beautés de la nature dans leur accord avec les règles de l'art et la démarche de la raison, avec pour arrière-plan la volonté de Dieu de se faire reconnaître et admirer en ce triple miroir de la nature, de l'art et de la raison. Montaigne, lorsqu'il lui arrive de surmonter les ferments des désordres qui sont entre temps passés par là, déséquilibrant cette perfection harmonique, des sens et de la raison, pourra retrouver, au bout d'une course sinueuse, qui passe par le doute sur les capacités de la raison et les compétences des sens, cette harmonie naturelle, qui devient presque religieuse, un ave, Natura, gratia plena, comme un acte de foi âprement reconquis et dûment confirmé par l'expérience ultime et personnalisée d'un de ses enfants :

Nature est un doux guide, mais non pas plus doux que prudent et juste: *Intrandum est in rerum naturam et penitus quid ea postulet pervidendum*/« Il faut pénétrer la nature des choses et examiner à fond ce qu'elle demande »/. Je queste partout sa piste; nous l'avons confondüe de traces artificielles. [...] Si ne m'osteront pas de la teste que ce ne soit un tres-convenable mariage du plaisir avec la necessité, avec laquelle, dit un ancien, les Dieux complottent tousjours.¹²

Léonard de Vinci, Traité de la peinture, I, 1, trad. fr. d'André Keller, Paris, J. de Bonnot, 1977,
p. 7.

^{12.} Essais, III, 13, p. 113-1114.

Tel est le principe du classicisme renaissant, de la trinité formée de la providence ou vouloir divin, des lois naturelles et de leur transcription par une raison bien conduite. Il ne fonctionnerait pas trop mal, si n'intervenaient des accidents. Le premier de ces accidents est l'introduction de l'« Ange du bizarre » dans les plaisirs vénériques et minerviens de la nature et de la raison — intellect et sensualité. Dans l'harmonie tranquille des plaisirs naturels se glisse le sentiment d'étrangeté, l'Unheimlich, le « dérangement du familier » analysé plus tard par un autre prospecteur. La nature, jusqu'ici bonne et fidèle fille de Dieu, n'avait donné que des signes d'obéissance en chantant, avec le chœur des astres et des anges, la gloire du maître des lieux, Cœli enarrant gloriam Domini. Or voici qu'elle se met à faire des caprices et à avancer, comme la plume de Montaigne, « par sauts et gambades ». Hiatus, saltus, lapsus, comme si elle était ivre. Plus grave encore: voici qu'elle émet des « signes tératologiques »13: elle devient folle et engendre des monstres. Plus grave encore : elle se fait menaçante, et les artistes, qui suivent ses soubresauts de conscience et ses altérations d'humeur, font s'implanter auprès de la venustà la terribilità qui la supplante bientôt, comme Michel-Ange supplante Vinci et Raphaël dans l'admiration de Vasari. La terribilità est une beauté de la force masculine, comme la *venustà* était celle de la grâce féminine. Bientôt la terribilità, perdant son humanité, n'est plus que l'exhibition d'une force et l'expression d'une menace, tandis que venustà dégénère de grâce en gracilité. L'inquiétante étrangeté se mue en inquiétude ouverte.

Il n'y a à ce dérèglement que deux explications: ou bien c'est la nature qui se dispense de suivre ses propres règles en imitant l'attitude qui fut autrefois celle des anges rebelles, et qui est aujourd'hui celle des hommes, dont les lois de sociabilité se dérèglent tout autant (à moins que les hommes, pris dans l'engrenage naturel, ne fassent que suivre le dérèglement de la nature), ou bien c'est Dieu lui-même qui procède à ces dérèglements pour signifier sa colère face aux tentatives de déstabilisation de sa providence, en improvisant de l'imprévu, en déprogrammant au dépourvu, en annulant à l'improviste les prévisions. Mais il ne le fait pas ouvertement. Il utilise, pour parvenir à ses fins — les leçons du prince machiavélien porteraient là aussi leurs fruits — une exécutrice censée être autonome : le Hasard, la Fortune, l'Occasion, Fortuna.

Dame Fortune hérite des attributs que les Anciens accordaient à *Fortuna meretrix*. Ce putain de hasard qui donne à cette putain de vie ces putains de malheurs, putain de sort!, comme le dit Brantôme en des termes à peine moins relevés:

^{13.} Jean Céard, La Nature et les prodiges. L'insolite au xvr siècle en France, Genève, Droz, 1977, « Avant-propos », p. VIII.

C'est Fortune, traistresse et aveugle qu'elle est, qui, après m'avoir repeu de vent, m'a quicté et s'est moquée de moy. Aussy dit-on que la Fortune est une putain qui s'abandonne à tout le monde. 14

L'empreinte de Fortune se fait apercevoir lorsqu'il y a rupture dans les chaînes causales : pourquoi certains sont-ils riches, d'autres pauvres, d'autres bien nés, et d'autres malheureux ? La question « pourquoi ? » n'appelle ici aucun « parce que » plausible, autre que le tautologique « c'est ainsi ». Elle se manifeste aussi quand il y a absence de finalité visible. Tel qui progresse, culmine et s'abat soudain en retombant au néant, a beau s'évertuer à chercher le pourquoi, les explications sur les fautes commises et les fruits du péché ne sont plus reçus. Fortune est là qui les remplace, sans entraîner de culpabilité. Lorsque Commynes évoquait le lamentable destin de la maison de Bourgogne, et plus spécialement de celui qui fut appelé « le Téméraire », celui qui défie la Fortune, tout était clair : c'était l'effet de la Providence, qui sait ce qu'elle veut et réalise ses desseins : « Il faut tenir pour sûr que la grande prospérité des princes ou leurs grandes adversités procèdent de sa divine ordonnance »¹⁵. Cent ans plus tard, la Fortune semble avoir pris son autonomie et agir pour son propre compte. Elle a une activité professionnelle, en secteur libéral, de travailleuse indépendante :

Fortune est ainsi qu'une louve Qui sans choix s'abandonne au premier qu'elle trouve. ¹⁶

Brantôme, devenu vieux et grincheux, renchérit : « La Fortune est une bonne vesse et putain qui, pour bien rassasier sa paillardise, choisit et s'adonne plus volontiers aux jeunes gens »¹⁷. Mais si Fortune fait un tri dans ses choix d'action, ce n'est déjà plus le Hasard aveugle. On peut essayer de déterminer les principes de son action : encore imbus de la pensée antique, les raisons généralement invoquées sont celles qui activent la *Nemesis* égalitaire, dont la règle d'action est *mèden agan*, « rien qui dépasse » ; elle rabaisse ceux qui en font trop, en prenant figure de Hasard pour réaliser de fait une destinée déjà inscrite sur les registres de la Providence.

Cette stratégie de la Fortune au travail pour la réalisation d'un dessein programmé, est illustrée par un grand nombre de tragédies de Shakespeare, les grandes, comme *Richard III, Hamlet, Macbeth, Le Roi Lear*, mais aussi des moindres, comme *Titus Andronicus* où l'action, plus élémentaire et plus violente, dénonce

^{14.} Citation rapportée par Yves Giraud, « La Fortune dame galante », dans *L'Imaginaire du changement en France au xvr^e siècle*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1984, p. 28.

^{15.} Cité par Yves Giraud, ibid., p. 19.

^{16.} Mathurin Regnier, satire II, v. 83-84, cité par Yves Giraud, ibid., p. 27.

^{17.} Cité par Yves Giraud, ibid.

plus facilement ses ressorts. Shakespeare choisit une période historique que l'on pourrait définir comme intermédiaire, un entre-deux-dynasties, un inter-règne. La période s'ouvre par un hiatus : Titus Andronicus, le Roi Lear abandonnent brutalement et sans raison visible le pouvoir, d'autres sont assassinés (le roi Hamlet, le roi Duncan). La porte est alors ouverte à des aventuriers qui ont sciemment, laborieusement, minutieusement, préparé leur entrée : le roi Claudius et la reine adultère, Macbeth et son infernale épouse, le « More Aaron » dans Titus Andronicus, et Iago dans Othello. Ils finissent par être évincés, après un temps de désordres où la chaîne de causalité machiavélienne (la réalisation du plan infernal) engendre des conséquences inattendues qui aboutissent au rétablissement d'un ordre providentiel. L'interférence de la causalité transcendante — la Providence —, de la causalité naturelle — mise à profit par les inter-régnants — et du Hasard est particulièrement évidente dans Macbeth, la plus élaborée des tragédies qui illustrent le phénomène. Une rencontre d'apparence fortuite, dans l'esprit des actants, celle des sorcières sur la lande, annonce un avenir programmé pour les deux chevaliers errants. Nouveau coup apparemment fortuit : le roi vient loger pour une nuit chez Macbeth. Le couple infernal transforme le hasard en occasion inespérée pour ses projets et y lit un signe du Destin. Fortune se fait la servante de ceux qui savent abuser d'elle. Le programme annoncé par les sorcières, le Destin, s'est accompli. Mais il faut avoir été initié aux secrets d'en Haut (ou d'en Bas) pour le comprendre. Concrètement, si on ignore ce fait surnaturel, il n'y a pas eu de miracle. Tout s'est réalisé par des moyens purement humains aidés par le hasard. On peut prendre le problème à l'inverse et dire qu'une rencontre fortuite s'est transformée en événement déterminé par la volonté humaine et en actes enchaînés par une causalité cohérente et des moyens machiavéliques. Mais, pour le spectateur, qui assiste aux assemblées démoniaques, la transcendance, utilisant des moyens surnaturels — Hécate et ses chiennes d'enfer, nommément représentées sur scène — procède, sans se faire voir aux acteurs, à la réalisation de la Providence. La méthode est parfaitement machiavélique, par l'utilisation d'un langage à double sens. Lors de la deuxième consultation de ce qui est, après efficacité reconnue, devenu oraculaire et fiable, le langage de l'oracle a apparemment, pour le consultant naïf, un sens clair : tout obstacle au règne de Macbeth sera vaincu. C'est alors que la Nature, par le camouflage des soldats en campagne et l'accouchement forcé, fournit par moyens naturels la réalisation de l'impossible. C'est un jeu sémantique sur le clair et l'obscur — ce qui est clair aux uns leur est en fait caché, et ce qui se dit en langage obscur se réalisera en fait de manière qui ne sera claire qu'après coup — , un jeu sur les sens qui répond à l'utilisation scénique du jour et de la nuit (celle-ci beaucoup plus présente). En définitive, pour rétablir l'ordre, la Providence divine (celle qui amène, selon une légende politiquement bien exploitée, les Stuarts au pouvoir par Banquo) a joué

incessamment sur les apparences de Fortune et de Nature, avec l'aide de l'Enfer, pour rétablir, par voies tortueuses, son dessein. Le moyen dernier en est à la fois traditionnel et surnaturel : le rescapé miraculé, Malcolm (avec en contrepoint le sauvetage tout aussi miraculeux de Fleance) prend la suite de Noé, rescapé du Déluge, et de Moïse, rescapé des eaux du Nil, pour exprimer en finale et en toute gloire la victoire du dessein divin. Dieu ne joue pas au jeux de hasard ; son domaine d'action est celui de l'agôn, où il finit toujours le premier¹8. Il ne joue pas aux dés, certes, jamais d'alea jacta est pour lui ; ce petit jeu de hasard, très hasardeux, est bon pour des César ou des Macbeth pris au piège de leur propre jeu. Dieu joue à la pelote ou aux échecs, à des jeux d'intelligence et d'adresse où il est sûr, même s'il cache son jeu au début, d'être, à la fin, le premier. C'est ainsi que Machiavel lui sert à réaliser, à la manière du *Prince*, le plan providentiel enseigné par Bossuet au prince du royaume¹9.

En dépit de Machiavel et du courant de recherche historique critique, qui s'est installée en Italie, dans l'investigation et la syntagmatisation des faits historiques, le providentialisme, qui présuppose un « dessein intelligent » à tout événement d'explication naturelle ou prétendument fortuit, aura encore de beaux jours devant lui. L'histoire conçue comme réalisation du projet divin est officiellement enseignée, dans les hauts milieux, où Bossuet a pu exercer son magistère, comme dans les manuels de l'enseignement catholique du xix^e siècle²⁰, où l'inter-règne de la Révolution et de l'Empire est présenté comme un intermède chaotique, d'où le Diable n'est pas absent, à la manière des inter-règnes shakespeariens.

Néanmoins la Providence peut sembler perdre de son droit divin, en se rapprochant de plus en plus de la Nature, dans de nouvelles tentatives de classicisme modernisé ou de syncrétisme général, poussées jusqu'à l'identification. Elle perd de sa transcendance, mais maintient sa finalité de réalisation historique. Le vrai et seul miracle, c'est la Nature elle-même, dont les tours révélés par la science dépassent tout ce que pouvaient imaginer les mythologies d'autrefois et l'antique magie. La Providence devient dès lors, dans une métaphysique où la Matière et l'Esprit ne sont que deux manières de voir la même chose, le chemi-

^{18.} Nous suivons la terminologie proposée par Roger Caillois (*Les jeux et les hommes*), qui distingue les jeux de compétition (*agôn*), de hasard (*alea*), d'imitation (*mimicry*) et de vertige (*vortex*).

^{19.} Dans le Discours sur l'histoire universelle (1681) écrit ad usum Delphini.

^{20.} Il est intéressant de suivre l'évolution de ces manuels, très inspirés par la pensée de l'Émigration sous la Restauration, et s'infléchissant peu à peu au gré des circonstances. Le *Précis de l'Histoire de France* de l'Abbé Drioux, « à l'usage des établissements d'instruction secondaire », marque une sensible modération au temps du Second Empire (13 éditions de 1852 à 1870, avec un complément chaque fois ajouté sur les faits contemporains).

nement d'un Dieu qui se fait à travers l'histoire, ou dans un matérialisme où la Matière absorbe les attributs de l'esprit, l'idée d'un avenir inéluctable dans une évolution dialectique. Façon Hegel ou façon Marx, on n'arrive pas à mettre entre parenthèses l'idée enracinée que tout ce qui est, ayant son pourquoi, a aussi son « en vue de quoi ».

Pendant que la Providence s'abaisse pour mieux s'intégrer à la Nature, l'idée de Hasard se hausse en sens inverse pour le même effet : « Le Hasard, dit un spécialiste, n'est plus un auxiliaire que l'on peut introduire pour la commodité des calculs. Il devient partie intégrante de la conception même de l'univers »²¹. La physique quantique en postule l'existence au niveau de la physique particulaire. On peut, semble-t-il, en réduire l'importance dans les phénomènes de macro-physique, par la théorie des probabilités et les calculs conséquents. On peut invoquer aussi l'idée qu'il s'agit d'une ignorance temporaire, qui sera comblée en son temps par les progrès de la connaissance. On peut cerner, comme le dit si bien un analyste, « les causes du hasard tout en restant interdit de réponse sur ses effets ».

Un épistémologue, qui manie avec brio l'humour, a inventé récemment dans ce domaine une théorie qu'il appelle des « bouche-trous »²². En l'absence d'une réponse recevable dans l'explication d'un phénomène, on recourt à des réponses qui n'expliquent rien, mais font semblant de combler la béance des interrogations. Ou bien c'est Dieu qui le veut (on retrouve la Providence), dont les desseins sont impénétrables, mais dont on sait qu'ils sont de toute manière pensés pour le mieux. Le trou est alors bouché, et on peut chanter : « Pourquoi pleurer, n'ai-je pas mon étoile/Qui me conduit au ciel, là-haut ». Mais c'est de la croyance, et non de la science. On confond une béance qui est d'ordre psychologique — le trou de l'angoisse — avec un trou du savoir. Si ce n'est Dieu, ou si Dieu n'est pas, alors intervient le Hasard comme nouveau bouche-trou, qui postulerait que le physicien peut jouer aux dés ou que la Nature peut se passer de lois : « Avanie et fracture sont les mamelles du Hasard », pourrait-on dire en parodiant une chanson loufoque²³. Mais il s'agit là de fantaisie poétique et littéraire, et non de science.

S'il y a encore des bouche-trous, c'est parce qu'il y a toujours « des trous, des trous, des p'tits trous », qui pourraient faire dire, en reliant par « des chaînes d'or qui vont de clocher à clocher »... mais à cloche-pied, conçues comme autant d'exercices psychopédagogiques d'associations de mots, ou de cadavres exquis

^{21.} Bernard Prum, article « Hasard » dans Dictionnaire des notions, Paris, Encyclop. Univ., 2005.

^{22.} Paul Clavier, « Le Dieu bouche-trou », dans *Le Nouvel Observateur*, hors-série, nº 61 (déc. 2005–janv. 2006), p. 9.

^{23. «} Avanie et framboise sont les mamelles du Destin », refrain de la chanson conçue et interprétée par Bobby Lapointe, dans le film de François Truffaut, Tirez sur le pianiste (1960), avec une variante métathétique que nous citons pour terminer.

faits de mots pris au hasard qui deviennent porteurs de sens troués à combler, de Jean Tardieu à Bobby Lapointe, du pyrrhonisme à Hamlet en passant par Montaigne : « Il y a plus de trous de l'univers, Horatio, que jamais les bouche-trous ne pourront en combler », et en dernière analyse, comme diraient les sophistes de Rabelais, *ergo gluc*, « concluez si vous pouvez », ou comme ce moderne poète de grande rhétorique : « Avanies et mamelles sont les framboises du Destin ».

Claude-Gilbert Dubois, Université Michel de Montaigne - Bordeaux-III